

Quelques articles d'Anton Tchekhov

.

## Autobiographie

*Écrit en 1899 pour le « Recensement des Médecins ayant complété leur cursus à la faculté de Moscou entre 1884 et 1889 ».*

Anton Pavlovitch Tchekhov – je suis né le 17 Janvier 1860, à Taganrog<sup>1</sup>. J’ai commencé par étudier à l’école Orthodoxe de l’Église Constantine, puis au lycée de Taganrog. En 1879 j’ai intégré la Faculté de Médecine de l’Université de Moscou. Je ne comprenais rien au système des différentes facultés de l’université et je ne me souviens pas par quel tour d’esprit j’ai choisi la médecine – mais je n’ai pas regretté mon choix par la suite. Dès le premier cours il fallut écrire dans des quotidiens et des journaux, et même au début des années 1880, ces travaux littéraires exigeaient un caractère opiniâtre et professionnel. En 1888 j’ai obtenu le prix Pouchkine<sup>2</sup>. En 1890 je me suis rendu à l’île de Sakhaline, afin d’écrire un livre sur les colonies d’exilés et les bagnes. Sans compter les rapports de jugements, les critiques, les feuillets et les notes, et tout ce qui fut écrit au jour le jour pour des journaux et qui devrait être aujourd’hui difficile à retrouver et regrouper, mon œuvre littéraire s’étale sur une vingtaine d’années où j’ai écrit et publié plus de 300 nouvelles et histoires courtes. J’ai aussi écrit des pièces de théâtre.

Je ne doute pas que mes activités dans le domaine des sciences médicales n’aient eu une profonde influence sur mes créations littéraires ; elles ont considérablement élargi le champ de mes observations et enrichi mes connaissances, constituant un véritable trésor pour mon activité littéraire, dont seul peut saisir la profondeur celui qui est lui-même médecin. Elles ont eu un impact fondamental, et l’on peut penser que grâce à ma connaissance de la médecine, j’ai pu éviter de nombreuses erreurs. En familier des sciences naturelles et des méthodes scientifiques, je me suis toujours tenu sur mes gardes, et je me suis efforcé, là où c’était possible, de me conformer aux données scientifiques, et là où c’était impossible – j’ai préféré ne pas écrire du tout. Au passage, il faut remarquer que les efforts de la création artistique ne visent pas toujours à un accord total avec le réel ; on ne peut représenter sur scène une mort par empoisonnement, comme elle se déroule en réalité. Mais l’accord avec le réel doit se faire d’une façon conventionnelle, c’est-à-dire qu’il doit être clair pour le lecteur ou le spectateur qu’il a affaire à une œuvre littéraire.

Je ne fais pas partie des auteurs de fiction ; et je ne souhaiterais pas faire partie de ceux dont l’intelligence s’affaire de tout.

---

1. Ville de la région de Rostov-sur-le-Don, près de la frontière de l’Ukraine avec la Russie, donnant sur la mer Noire.

2. Prix du département de Littérature Russe de l’Académie des Sciences.

En ce qui concerne la pratique de la médecine, encore étudiant j'ai travaillé à l'hôpital Voskressienskoy (près du Monastère de la Nouvelle Jérusalem<sup>3</sup>) chez le célèbre médecin P. A. Arkhangelskii, puis j'ai été médecin pour peu de temps à l'hôpital de Zvenigorod. Pendant les années du choléra (1892-1893) j'ai administré le quartier Melikhovskii, dans le district de Serpoukhovskii.

---

3. Monastère orthodoxe situé dans la région de Moscou, datant du dix-septième siècle.

## Bonne nouvelle

*Écrit en 1893, publication : « Le Temps Nouveau », 24 Janvier 1893, page 2 (non signé).*

A l'Université de Moscou, depuis la fin de l'année dernière, on enseigne aux étudiants la déclamation, c'est-à-dire l'art de la parole belle et expressive. On ne peut que se réjouir de cette splendide innovation. Nous, les Russes, nous aimons bavarder et écouter, mais l'art oratoire est chez nous totalement négligé. Dans les assemblées locales ou nobiliaires, dans les colloques de savants, aux repas de noces et aux dîners, nous nous taisons timidement ou bien nous répondons avec indolence, tout bas, comme troublés, ne sachant où mettre les mains ; on nous dit un mot et nous en répondons dix, car nous ne savons parler succinctement et ne sommes familiers des grâces du discours, lorsqu'un effet certain s'ensuit d'un effort moindre – non multum sed multa<sup>4</sup>. Nous avons beaucoup d'avocats en exercice, de procureurs, de professeurs, de prédicateurs qui devraient avoir la fibre oratoire, par l'essence même de leur professions. Nous avons beaucoup d'institutions que nous appelons « délibératives », car de par leur fonction même on se fait un devoir d'y parler beaucoup et longuement, mais nous n'avons personne capable d'exprimer ses idées clairement, rapidement et simplement. Dans les deux capitales<sup>5</sup> on compte en tout et pour tout cinq ou six orateurs véritables, et l'on n'a aucune nouvelle d'un Chrysostome<sup>6</sup> des provinces. Dans nos facultés siègent des bègues et des chuchoteurs, que l'on ne peut écouter et comprendre qu'après un effort ; dans les soirées littéraires on lit même fort mal, et ainsi le public s'y est accoutumé depuis longtemps, et lorsqu'un poète quelconque lit ses vers, le public n'écoute plus mais se contente d'observer. On raconte l'anecdote d'un certain capitaine, qui s'était préparé à prononcer un long discours alors que l'on descendait son camarade en terre, mais se contenta de s'exclamer « Porte-toi bien ! », gloussa – et ne dit rien de plus. On raconte des choses similaires à propos du vénérable V.V. Stassov, qui il y a cinq ans au Club des Artistes, voulant donner une allocution, se métamorphosa en une statue muette et embarrassée ; il se tint sur l'estrade, hésita, et quitta la salle sans dire un mot. Et combien d'anecdotes pourrait-on raconter sur les avocats dont les défauts de prononciations arrachent des rires même aux inculpés, sur les pontifes des sciences qui importunent leurs auditeurs et en

---

4. Latin. *Non pas la quantité mais la qualité.*

5. Moscou et Saint-Pétersbourg.

6. Jean Chrysostome , 349-407 apr. J.-C., l'un des Pères de l'Église grecque, célèbre pour son éloquence.

définitive les dégoutent du savoir. Nous sommes un peuple sans passion, insipide ; dans nos veines le sang s'est déjà desséché d'ennui depuis longtemps. Nous ne sommes pas à la poursuite de la jouissance, et c'est ainsi que nous ne nous inquiétons pas, indifférent à l'art oratoire, de nous priver de l'une des plus hautes et des plus nobles jouissances accessibles à l'homme. Mais si nous ne recherchons pas la jouissance, au moins ne nous ferait-il pas de mal de nous souvenir que la richesse de la langue et l'art oratoire sont toujours allés de pair. Dans une société où l'on méprise l'éloquence véritable règnent la rhétorique, l'hypocrisie du discours et les beaux-parleurs vulgaires. Dans les temps anciens comme dans l'histoire récente, l'art oratoire s'est trouvé l'un des plus puissants leviers de la culture. Il eut été inconcevable qu'un prédicateur d'une religion nouvelle ne fut un orateur séduisant. A l'époque de l'épanouissement d'un pays, tous les meilleurs hommes d'états, les meilleurs philosophes, les poètes, les réformateurs étaient aussi les meilleurs orateurs. Les « fleurs » de l'éloquence s'épanouissaient le long de chaque carrière, et la pratique oratoire était considérée comme une obligation. Peut-être un jour – et nous l'attendrons – nos juristes, professeurs et tous nos fonctionnaires seront dans l'obligation non seulement de parler avec érudition mais aussi avec clarté et beauté, et l'on ne saura leur pardonner de ne « pas savoir parler ». Dans le fond, il faudrait bien que pour un homme intelligent, parler vulgairement soit considéré aussi inconvenable que ne savoir lire ou écrire, et que dans le domaine de l'éducation et des études, l'étude de l'éloquence soit incontournable. En ce sens l'initiative de l'Université de Moscou apparaît comme un sérieux pas en avant.

Sarah Bernard<sup>7</sup>

*Écrit en 1881, publié dans « Le Spectateur », le 30 Novembre 1881.*

Ayant visité les deux pôles, sa traine ayant sillonné en long et en large les cinq continents, parcouru les océans, s'étant élevée plus d'une fois parmi les cieux mêmes, la fameuse Sarah Bernard a mille fois dédaigné Belokamenna<sup>8</sup>.

Ce mercredi, à six heures trente du soir, deux locomotives se garèrent majestueusement à la Gare de Koursk<sup>9</sup> sous l'auvent, et nous aperçûmes la légendaire diva, rayonnante. Nous la vîmes ... Mais à quel prix?! On nous pressait au flanc, on nous écrasait les pieds; nos yeux nous faisaient souffrir, de ce que de nos doigts nous nous exacerbions nos orbites afin de mieux apercevoir l'enfant de Paris dans le crépuscule de la gare, qui venait à dessein troubler notre masse difforme et calme.

Tout Moscou se tenait sur l'estrade ...

Deux jours plus tôt Moscou ne connaissait que quatre poèmes<sup>10</sup>, et aujourd'hui elle n'en finit plus de bavasser du cinquième. Elle ne connaissait que sept merveilles, et aujourd'hui il ne s'écoule pas trente secondes sans que l'on ne parle de la huitième. Celui qui a eu la chance d'obtenir ne serait-ce qu'une mauvaise place meurt d'impatience à attendre le soir. On oublie le mauvais temps, les mauvais trottoirs, les belles-mères et les dettes. Les journalistes ne dorment pas, ne mangent pas, ils courent, ils s'agitent. En un mot, l'artiste est devenue notre *idée fixe*. Nous sentons monter dans nos esprits quelque chose ressemblant à une aliénation primitive.

Sur Sarah Bernard on a écrit, et l'on écrit encore, trop, beaucoup trop! Si nous rassemblions tout ce qui fût écrit à son propos et qu'on le vendait au poud<sup>11</sup> (à un rouble et demi le poud) et que nous faisons don des bénéfices obtenus à la Société de Protection des Animaux, alors – j'y parierais mes plumes! – les chevaux et les chiens déjeuneraient et dineraient, au bas mot, aux tables du « Olive » et du « Tatar ».

On écrit beaucoup, et bien sûr ... on diffame beaucoup. Il me semble que l'on ment plus que l'on ne dit la vérité. A son propos écrivent les Français, les Allemands, les Noirs, les Anglais, les Hottentotes<sup>12</sup> les Grecques, les

7. La véritable orthographe est Sarah Bernhardt.

8. Surnom de Moscou, littéralement « pierre blanche ».

9. Principale gare de Moscou.

10. Référence aux fameux *Quatre poèmes* d'Alexandre Pouchkine, 1799-1837.

11. Unité de masse utilisée encore en Russie pour mesurer le poids des céréales. Elle équivaut à 40 livres russes soit 16,38 kg.

12. Sobriquet pour désigner les Khoïkhoïs, peuple pastoral d'Afrique australe.

Patagoniens, les Indiens . . . Nous, nous écrivons quelque chose, nous écrivons et nous nous efforcerons de ne pas mentir.

Nous ne décrivons pas sa silhouette pour deux raisons fondamentales : en premier lieu, notre talentueux artiste M. Tchekhov présentera son portrait dans le prochain numéro, et ensuite, le style parisiano-sémitique ne se livre pas aisément à la description.

Mademoiselle Sarah B. est née au Havre d'un père juif et d'une mère hollandaise<sup>13</sup>. Néanmoins, elle ne resta pas longtemps au Havre. Le destin poussa sa mère vers Paris pour fuir une pauvreté abominable. Arrivée dans la capitale, Sarah fut admise au conservatoire. A l'épreuve d'admission elle lut un conte de La Fontaine avec une telle sensibilité et une telle expressivité, que les examinateurs s'empressèrent de lui donner la note maximale et de la compter parmi les admis. Si elle n'avait pas lu cette fable avec tant de sensibilité, elle aurait reçu un zéro, peut-être même aurait-elle fini à Moscou. On l'aurait éduquée au monastère. Ayant l'esprit calme et rêveur, il s'en serait fallu de peu qu'elle ne prenne le voile ; néanmoins la fibre artistique, cette petite flamme, lui courant dans toutes les veines, aurait prévenu un tel dénouement.

Elle monta sur scène pour la première fois en 1863. Elle débuta avec la Comédie Française et fit naufrage : on la hua. Endurant le fiasco et ne voulant pas jouer les seconds rôles à la Comédie Française, elle s'enrôla au Théâtre du Gymnase. Là le destin lui sourit. On lui prêta attention. Elle ne resta pas longtemps au Théâtre du Gymnase. Par une merveilleuse matinée, le directeur du théâtre reçut la note suivante : « Ne comptez pas sur moi. Lorsque vous lirez ces lignes, je serai déjà loin. » Au moment où Monsieur le directeur déchiffrait la lettre et mettait ses lunettes, Sarah Bernard était déjà de l'autre côté des Pyrénées.

L'homme est d'ordinaire un effroyable ignorant . . . Il est déjà difficile qu'il se souvienne de lui-même. Les Français frivoles oublièrent tout de Sarah tandis qu'elle courait les scènes d'Espagne au pays des oranges et de la guitare. Lorsqu'elle rentra à Paris, il lui fallut embrasser les serrures de chaque théâtre : leurs portes lui restèrent fermées. Tant bien que mal elle obtenu un petit rôle au Théâtre de la Porte Saint-Martin – une place qui lui valait un salaire de 25 roubles. Dans ce rôle insignifiant, elle étudia jalousement tous les rôles de la pièce qui se donnait à l'Odéon, et son travail fut couronné de succès. En 1867 elle se produisit sur la scène de l'Odéon dans le rôle d'Anne Damb dans « Kina » et de Zanetti dans la pièce de Kopp<sup>14</sup>.

---

13. En réalité on ne connaît pas son père.

14. Jean-Laurent Kopp, comédien français, 1812-1872.

Dans le rôle de Zanetti, Sarah surpassa tout le monde. Son succès fut si grandiose que le Général de la Littérature Française, Victor Hugo, écrivit le rôle de la reine de « Ruy Blas » spécialement pour Sarah Bernard . . . Des pièces microscopiques, grâce au jeu de Sarah, sortirent du lot et firent des entrées . . . C'est ainsi qu'elle fit briller Kopp. Avec la deuxième admission de Sarah à la « première des scènes françaises », la Comédie Française, sa gloire ne fit que grandir et se consolider, à tel point qu'il n'y eut plus un simple d'esprit à Paris qui n'eut entendu parler de « notre grande » Sarah.

La devise de Sarah est « Quand même ». C'est une bonne devise, efficace, éblouissante, frappante et qui provoque l'éternuement. Un « Quand même » féminin est plus effrayant que sa version masculine : n'importe quel mari en témoignera . . . Le « Quand même » de Sarah est obstiné et persistant. Avec lui Sarah s'est abandonnée la tête la première dans des tartares tels que seules peuvent pénétrer la plus haute intelligence alliée à une volonté de fer. Comme on dit, elle a traversé le feu, l'eau et l'airain<sup>15</sup> . . . C'est ainsi qu'elle est devenue « la femme la plus originale. »

C'est ce qu'elle aime plus que tout sur terre . . . la publicité. La publicité – c'est sa passion. « Le Figaro » et « Le Gaulois », dans la deuxième moitié des années quatre-vingt-dix, se sont affairés à ce que l'on célèbre « la grande Sarah » . . . Une armée de reporters la poursuivait et empiétait sur ses trains. A chacune de ses entrées s'affairait en permanence une foule qui dépasserait de loin la meute de créditeurs pourchassant le malheureux rejeton d'un marchand. La publicité est une noble affaire. C'est elle qui donna son nom et sa fortune à Johann Goff et elle tient le premier rôle dans les exploits de Sarah.

Plus que tout, Sarah déteste les Allemands . . . A sa santé!

Sarah Bernard rivalise avec toutes les muses. Elle est sculptrice, peintre, écrivaine et tout ce que vous voudrez. Son groupe « Après la tempête » produit un travail plutôt sérieux. On lui fait mention honorable dans les salons. En tant qu'artiste peintre, elle est maladroite, mais son style ne manque pas de coups de pinceaux vastes et expressifs . . . Dans tous les arts, elle est authentique.

En 1879 Sarah était à Londres, et « durant son passage à Londres - nous raconte « Le Figaro », - il n'y eu pas un anglais pour être affecté de spleen. » L'année précédente, le directeur de la Comédie Française avait reçu une note de sa part : « Ne comptez pas sur moi, etc. » Le temps que Monsieur le directeur décachette la lettre et pose ses lunettes sur son nez, Sarah était déjà de l'autre côté de l'océan, en Amérique. . . En Amérique, elle fit des

---

15. Proverbe russe; on pourrait traduire par « elle a traversé de rudes épreuves ».

merveilles. Elle traversa en train des forêts enflammées, combattit des Indiens et des tigres, etc. Entre autres, elle rendit visite au professeur de magie noire et sorcier Edison, qui lui montra tous ses téléphones et phonophones. D'après le témoignage de l'artiste français Robida<sup>16</sup>, les Américains burent tout le lac Ontario, dans lequel s'était baignée Sarah ... En Amérique, elle donna (horrible dictu<sup>17</sup>!) 167 représentations! Les recettes ensuivies sont si grandes que des professeurs de mathématiques ne sauraient les prononcer ... On dit que les Français se désintéressent déjà d'elle ...

Lorsqu'elle rentra d'Amérique, on ne l'invita plus à la Comédie Française ... Elle est actuellement en voyage ... Elle fait le tour des villes d'Europe et cueille des lauriers<sup>18</sup>, évitant Berlin à dessein. Pauvres Allemands! Néanmoins, c'est un mal pour un bien, les centaines de milliers de roubles des particuliers resteront à la maison, dans des poches allemandes, et nourriront les enfants ...

A Odessa on reçut Sarah avec quelques excentricités : on se réjouit, on cria hurra, et l'on jeta des pierres sur son convoi ...

C'est indécent, mais bien original ... La pierre effleura Sarah comme une tangente au cercle ... Monsieur Jarrett reçut un morceau du verre de la vitre dans l'œil ... Point encore de début dans les steppes froides de Russie, comme vous le voyez ...

Nous vous informerons des exploits de Sarah à Moscou, et nous serons impartial ... En tant qu'hôte nous distribuerons les compliments, et en tant qu'artiste nous critiquerons de la plus stricte manière.

---

16. Albert Robida, 1848-1926, illustrateur, caricaturiste, graveur, journaliste et romancier français.

17. Latin. *Horrible à dire!*

18. Rempoter des succès.

## Encore à propos de Sarah Bernard

*Écrit en 1881, publié dans « Le Spectateur », le 6 Décembre 1881.*

Le diable seul sait ce qu'il en est !

Le matin nous nous réveillons, nous nous faisons beau, enfilons nos manteaux et nos gants et à midi nous nous rendons au Théâtre du Bolchoï . . . Nous rentrons du théâtre, engloutissons notre déjeuner sans mâcher et nous écrivons à la hâte. A sept heures passées nous voilà de nouveau au théâtre ; nous en revenons et nous nous mettons à nouveau à gribouiller, à écrire jusqu'à quatre heure du matin . . . Et cela, chaque jour ! Nous pensons, parlons, lisons et écrivons une seule chose : Sarah Bernard. O, Sarah Bernard ! Tout ce galimatias<sup>19</sup> terminera ainsi : nous épuiserons nos nerfs de reporters jusqu'à la limite, contracterons le plus affreux catarrhe<sup>20</sup> de l'estomac à force de ne pas manger à l'heure, et nous endormirons pour l'éternité, deux semaines après que la vénérable diva nous aura quitté.

Nous allons au théâtre deux fois par jour, nous regardons, écoutons, nous écoutons et nous n'entendons ni ne remarquons rien de spécial. Tout est à peine au-dessus de nos attentes, et ordinaire à l'excès. Nous regardons Sarah Bernard sans sourciller, la dévisageant et nous efforçant à tout prix de découvrir en elle autre chose qu'une artiste talentueuse. Fous que nous sommes ! Les prometteuses annonces de l'étranger nous exaspèrent. Nous n'avons pas découvert en elle la plus petite ressemblance avec un ange de la mort. Comme quelqu'un l'a dit quelque part, cette similarité fut attribuée à Sarah par une mourante ; en la regardant Sarah apprit à envoyer quiconque *ad patres*<sup>21</sup> à la fin d'un drame.

Qu'avons-nous donc découvert ?

Allons-ensemble au théâtre, mon lecteur, et vous découvrirez ce que nous avons découvert. Allons-y . . . au moins nous verrons « Adrienne Lecouvreur ». Nous y allons pour sept heures. En s'approchant du théâtre nous découvrons une foule d'attelages innombrables, des cochers, des gendarmes, des sergents municipaux . . . La file des carrioles s'en revenant du théâtre est littéralement sans fin. Le bâtiment a des dimensions terrifiantes. On se rentre dedans dans les couloirs : tous les laquais moscovites sont présents jusqu'au dernier. Ils ne pendent pas les vêtements, mais par manque de crochets ils les plient en quatre, les pressent et les disposent les uns comme les autres contre des briques. Approchons-nous de l'essence du théâtre. De

19. Discours embrouillé et confus, qui semble dire quelque chose et ne dit rien.

20. Inflammation des muqueuses provoquant une sécrétion excessive. Rappelons que Tchekhov était un docteur et que l'écriture était son passe-temps.

21. Tuer quelqu'un, l'envoyer rejoindre ses ancêtres.

l'orchestre jusqu'au poulailler foisonne, s'agglutine et surgit une telle masse de visages, d'épaules et de bras, que sans vous en rendre compte vous vous demandez : « Est-il possible que tant de personnes vivent en Russie ? Mon Dieu ! » Vous regardez dans la foule, et elle vous fait l'effet de mouches s'affairant au-dessus d'une table couverte de miel. On se marche dessus dans les loges : les papas sont assis sur les tabourets, sur les genoux des papas les mamans, et sur les genoux de ces dernières, les marmots ; et cette chaise n'est pas la seule dans la loge. Il me faut vous dire que le public n'est pas du tout ordinaire. Au milieu des habitués du théâtre, des amateurs et des connaisseurs, vous verrez un certain nombre de ces messieurs qui se font une résolution de ne pas jamais paraître au théâtre. Vous trouverez ici des colériques si arides qu'ils sont constitués entièrement de tendons, des docteurs en médecine, qui se couchent à 23 heures – pas plus tard, pas plus tôt. Ici, vous trouverez un sérieux spécialiste du calcul différentiel, qui ne comprend pas ce que signifie l'affiche, et ne sait pas faire la différence entre le Cirque Solomonski<sup>22</sup> et le Théâtre du Bolchoï ... Ici encore, tous les hommes d'affaires brillants et sérieux, qui dans leurs conversations privées appellent le théâtre une ânerie, et les acteurs des parasites. Dans une des loges est assise une vieille femme, brisée par la paralysie, avec son mari, un prince sourd et nasillard, dont la dernière apparition au théâtre remonte à 1848. Tout le monde est là ...

On frappe. C'est l'atmosphère parisienne ... A Paris on ne sonne pas, on frappe. Le rideau se lève. Sur scène, Madame Lina Munte<sup>23</sup> et Madame Sidney. Le tableau qui est dépeint ne vous est pas entièrement étranger. Il vous semble avoir vu quelque chose du genre il y a un an et demi ou deux ans dans les pages de « Niva » ou de « L'Illustration Universelle ». Il ne manque que Napoléon Ier, debout derrière les rideaux, dans la pénombre, et ces uniformes riches et élégants que dépeignent généreusement ces peintres français ... Un vacarme, un crépitement dans un dialecte français débute. Vous prêtez l'oreille, et vous arrivez à peine à suivre les paroles grasseyantes et mal agencées de ces Françaises. Vous êtes à peine familier avec l'histoire de « Adrienne Lecoureur », vous vous ennuyez à suivre le jeu des acteurs et commencez à ne plus prêter attention ... Sur scène, deux Françaises et quelques messieurs français. Des costumes impeccables et flamboyants, une autre langue que la nôtre, cette capacité bien française à sourire sans fin – tout cela fait voyager vos pensées vers « O, Paris, ma terre natale ». Vous vous souvenez de cette ville soignée et intelligente, joyeuse comme

---

22. Aujourd'hui Cirque Nikouline à Moscou.

23. Actrice française, 1854-1909, soeur de l'actrice Suzanne Munte, 1867-1938.

une veuve qui aurait abandonné le deuil, avec ses palais, ses maisons, ses ponts innombrables sur la Seine. Dans les visages et les costumes de ces Français frivoles, vous reconnaissez la Comédie Française avec son premier et son deuxième rang de fauteuil, sur lequel trône un massif Vicomte de Paul De Kockian<sup>24</sup>. Vous rêvassez, et devant vos yeux défilent l'un après l'autre : le bois de Boulogne, les Champs-Élysées, le Trocadéro, Daudet aux longs cheveux, Zola avec sa barbe ronde, notre I. S. Tourgueniev<sup>25</sup>, et notre chaleureuse Madame Lavretzkaya, se promenant, semant les pièces d'or russes comme on jette des ordures.

Le premier acte se termine. Le rideau tombe. Dans le public, stupéfaction ... Un silence de mort, jusqu'au poulailler.

Durant le deuxième acte Sarah Bernard en personne fait son apparition. On lui apporte un bouquet (on ne peut pas dire que cela soit mal, en tout honneur, mais ça n'est pas bien non plus). Sarah Bernard est loin de ressembler à la Sarah Bernard que vous avez aperçue sur les cartes postales vendues par Avanzo et Datziaro. Sur les cartes postales elle paraît comme plus fraîche, plus à son avantage.

Le second acte se termine. Le rideau tombe et l'audience applaudit, mais si paresseusement ! Fedotov<sup>26</sup> et même Kotchetov sont applaudis avec bien plus d'énergie. Voilà que Sarah Bernard salue ! Avec la tête légèrement inclinée, elle rentre par la porte du milieu, elle s'avance lentement jusqu'à l'avant-scène, cérémonieusement, sans fixer son regard, exactement comme un *maximus pontifex*<sup>27</sup> avant le sacrifice, et décrit un arc de cercle de son tête, invisible à l'œil nu. Tenez, voyez ! – croirait-on lire sur son visage. Regardez, épatez-vous, émerveillez-vous et soyez reconnaissant d'avoir eu l'honneur d'apercevoir « la femme la plus originale », « notre grande Sarah ! ».

Il serait intéressant de connaître l'avis de Messieurs nos hôtes sur notre audience ? Quel étrange public ! Les Américains ont bu le lac Ontario, les Anglais se sont attelés au lieu de leurs chevaux, les Indiens ont suivi son train par armée entière afin de la détrousser de ses trésors, et notre public ne se tord pas de rire, ne pleure pas et n'applaudit pas, comme s'il avait les

---

24. Charles-Paul de Kock, 1793-1871, romancier, auteur dramatique et librettiste français.

25. Ivan Sergueïevitch Tourgueniev, 1818-1883, écrivain, romancier, nouvelliste et dramaturge russe.

26. Aleksandr Filippovich Fedotov, 1841-1895, acteur russe et metteur en scène, membre du Petit Théâtre et l'un des fondateurs en 1887 de la Société Moscovite pour les Arts et la Littérature.

27. Latin. Grand prêtre.

mains gelées et qu'il les gardait dans ses gantelets de cotons.

« Des ours! - voilà ce qu'a peut-être pensé la troupe de Sarah. Ils n'éclatent pas de rire et ne pleurent pas parce qu'ils ne connaissent pas le français. Ils ne brisent de rire ni les fauteuils ni leurs cous car ils ne comprennent rien au génie de Sarah! » Il est fort possible que ce soit ce qu'ils penseront. Le monde entier sait qu'on ne connaît pas notre public à l'étranger. Nous, nous connaissons bien notre public, et donc nous « oserons porter sur lui un jugement<sup>28</sup> ». Le théâtre était rempli d'ours, qui parlaient le français aussi bien que Sarah Bernard elle-même. Dans le public nous avons vu de tels connaisseurs, de tels érudits, de tels amateurs qu'ils sauraient vous dire combien de cheveux se dressent sur le crâne de Monsieur Mouzil<sup>29</sup>, qui vous couvriront le visage de leurs crachats, qui renverseront la lampe de leurs mains agitées et ne s'excuseront pas, si vous vous mettez à débattre avec eux de qui est le meilleur entre Lenskii<sup>30</sup> et Ivanov-Kozelskii<sup>31</sup>. Dans l'orchestre, on trouve la crème de la crème en matière de contre-basses, de tambours et de flutes. Le public qui a applaudit M. Mouzil « parce qu'il parle d'une manière amusante » ne saurait faire de même avec Sarah Bernard ; il ne sait que faire de ces représentations, il lui est plus intéressant d'aller voir le clown Tanta que Sarah Bernard. Nous avons vu un public gâté par les jeux des défunts Sadovski, Jovoknine, Choumski, qui a souvent assisté aux jeux des Samarine et Fedotov, éduqué à Tourgeniev et Gontcharov, et, le plus important, qui ces dernières années a souffert de ces pertes édifiantes ! En un mot, nous avons vu un public qui est très difficile à satisfaire, le public le plus exigeant. Pas étonnant s'il ne s'évanouit pas de surprise lorsque Sarah Bernard, la minute même d'avant sa mort dans d'horribles convulsions, les informe qu'elle est sur le point de mourir.

Nous sommes loin de révéler Sarah Bernard pour son talent. On ne trouve en elle rien de ce pour quoi notre public admire Fedotov : elle n'a pas cette flamme qui seule sait nous atteindre et nous faire fondre en larmes jusqu'à l'évanouissement. Chaque soupir de Sarah Bernard, ses larmes, ses convulsions suprêmes, tout son jeu – tout cela n'est rien de plus qu'une leçon impeccablement et intelligemment retenue. Une leçon, mon lecteur, et rien de plus ! Étant une dame fort intelligente, sachant ce qui est spectaculaire et ce qui ne l'est pas, une dame au goût grandiose, au grand cœur, et tout ce que vous voudrez, elle est capable de reproduire toutes les émotions qui, par un

---

28. Vers de la comédie *Le Malheur d'avoir trop d'esprit* d'Alexandre Griboïedov, 1794-1829.

29. Nikolai Ignatyevich Muzil, 1839-1906, acteur russe membre du Petit Théâtre.

30. Aleksandr Pavlovich Lensky, 1847-1908, acteur russe.

31. Mitrofan Trofimovich Ivanov-Kozelskii, 1850-1898, acteur russe.

accident du destin, traversent l'âme des hommes. Chacun de ses pas est un artifice profondément pensé et réfléchi . . . Elle fait de ses héroïnes la femme extraordinaire qu'elle est elle-même . . . En jouant, elle recherche non ce qui est naturel, mais ce qui est extraordinaire. Son but est de vous frapper, vous étonner, vous perturber . . . Vous regardez Adrienne Lecouvreur, et ce n'est pas Adrienne Lecouvreur que vous voyez en elle, mais l'intelligente, la spectaculaire Sarah Bernard . . . Tout son jeu s'illustre non par son talent, mais un labeur gigantesque et vigoureux . . . C'est dans ce labeur que se trouve les indices trahissant le mystère de cette artiste. Il n'est pas une bagatelle dans ses petits et ses grands rôles qui ne soit passé cent fois par le purgatoire de ce travail acharné. Un travail extraordinaire. Soyons aussi dur à la tâche qu'elle, nous ne devrions pas nous contenter d'écrire ! Nous couvririons tous les murs et les plafonds de nos rédactions de la plus petite des écritures. Nous sommes jaloux et nous admirons ses accomplissements par l'effort. Nous ne saurions trop recommander à messieurs notre premier (et notre deuxième) cercle d'artistes d'apprendre à travailler auprès de notre hôte. Nos artistes, ne vous en déplaît, sont de terribles fainéants ! L'étude leur est plus repoussante qu'un radis amer. Qu'eux, c'est-à-dire la majorité de nos artistes, ne produisent quasiment rien, nous sommes bien forcés de conclure qu'ils sont au point mort : ni en avant, ni . . . ailleurs ! S'ils travaillaient comme Sarah Bernard, s'ils en savaient autant qu'elle, qu'ils iraient loin ! A notre grande peine, nos glorieux et moins glorieux serviteurs des muses sont à la peine en termes de savoir, et à en croire les vieux proverbes, le savoir ne s'obtient qu'à force de labeur.

Nous avons regardé Sarah Bernard et de son travail acharné montait une indescriptible félicité. Il y avait des instants dans son jeu qui nous ont touchés quasiment jusqu'aux larmes. Les larmes n'ont pas coulé, pour la seule raison que tout le charme était gâché par l'artificialité. Si ce n'était tout cet artifice canalisé, ce tour délibéré, cette emphase, sincèrement nous pleurerions et le théâtre aurait tremblé sous les applaudissements . . . Oh, le talent ! Cuvier<sup>32</sup> dit que tu es incompatible avec la souplesse ! Et Sarah Bernard est terriblement souple !

La troupe qui voyage avec Sarah, c'est quelque chose. Ils sont en bonne santé, grands et trapus. Au regard de tous les incidents qui sont déjà advenus (attaques de tigres, d'Indiens et ainsi de suite), ce n'est pas pour rien que Sarah amène avec elle cette foule musclée<sup>33</sup>.

---

32. Georges Cuvier, 1769-1832 à Paris, est un anatomiste français, promoteur de l'anatomie comparée et de la paléontologie au XIX<sup>ème</sup> siècle.

33. Voir l'article précédent, Sarah Bernhardt termine sa tournée mondiale par Moscou.

Les Français se tiennent admirablement sur scène. Un critique moscovite, chantant les louanges de Sarah Bernard, mentionne, entre autres choses, sa capacité d'écoute. Nous reconnaissons cette qualité non seulement à Sarah, mais aussi à toute sa troupe. Les Français écoutent parfaitement, grâce à quoi jamais ils ne se sentent superflus sur scène, ils savent où porter leurs mains, et ne s'éclipsent pas les uns les autres . . . Pas comme nous . . . On ne fait pas ainsi chez nous. Chez nous, M. Makcheiev<sup>34</sup> lit son monologue, et M. Vilde, son interlocuteur, regarde quelque part fixement et toussote d'impatience ; de telle façon qu'on a l'impression qu'il est écrit sur son visage : « Et ce n'est pas mon affaire, mon frère ! » La troupe est tout à fait décente, entraînée, mais . . . sans talent. C'est quelque chose . . .

Revenons-en néanmoins à Adrienne Lecouvreur. Mais voilà, lecteur ! Vous êtes fatigué de lire mes bêtises, et j'ai moi-même terriblement envie de dormir. Il sonne les trois heures, et le coq de mes chers voisins se met à chanter . . . Mes yeux se collent, comme joints par de la glu, je pique du nez, comme attiré par l'écriture . . .

Demain, de retour à Sarah Bernard . . . Ah !

Je n'écrirai plus à son propos, même si mon rédacteur me payait cinquante roubles par lignes. Je suis au bout du rouleau ! Assez !

---

34. Vladimir Makcheiev, 1843-1901, acteur au Petit Théâtre de Moscou.